

Daniel Altadill

ÉLÉGANCES

ou

Comment sortir
la tête haute
de neuf situations ?



Avertissement

Ce recueil de nouvelles est conçu suivant un dogme :

le « dogme07 », qui fait l'objet d'un label virtuel.

Charte applicable pour prétendre au label.

1. Garantie de cohérence : chacun des textes éclaire un sujet commun indiqué dans le titre de l'ouvrage.

2. Une vue d'ensemble doit précéder les textes.

3. La somme des textes est impaire : au *minimum* 7.

4. Hors son titre et son sous-titre, un texte comporte au minimum 1900 mots et au maximum 4700.

5. Il contient un nombre significatif de listes (matérialisées sous forme de points) et de parenthèses.

6. Son amorce est toujours identique :
« Ça y est, vous avez... ».
7. Sa relance également :
« Vous... donc... ».
8. Sa fin aussi :
« Vous vous... » (la suite est en lien avec le thème traité).
9. Un texte, positionné centralement, ne doit rien respecter de la Charte : c'est « l'adogme ».
10. Notes & NB sont autorisés, même après la fin d'un texte.

Vue d'ensemble

SUJET : Comment sortir la tête haute... ?

1. d'une rivalité insensée
2. de l'échafaud
3. d'un coup de foudre
4. d'une partie de billard
5. d'une mauvaise combinaison (adogme)
6. d'une Allemande
7. d'une demande d'augmentation
8. d'une énigme ancestrale
9. d'une Satire

« Pour le dire simplement, le Kairos, c'est un moment : le temps de l'occasion opportune, que chacun devrait pouvoir reconnaître, ignorer ou saisir.

Le dieu grec Kairos est souvent représenté sous la forme d'un jeune homme qui ne porte qu'une touffe de cheveux sur la tête. Au moment où il passe – toujours vite – tendre la main et agripper cette touffe, c'est saisir l'opportunité offerte. »

Jean-Léon Leguide,
avec l'aide précieuse d'encyclopédies
diverses et variées.

... d'où ces historiettes plus ou moins bien tirées
par les cheveux.

Aux amours gravés à mon bras : Véronique ma femme, Cédric et Luc nos enfants. Un remerciement particulier à Cédric pour m'avoir fait découvrir un conte d'Alphonse Daudet intitulé « La partie de billard » et pour m'avoir encouragé à en écrire une variante.

La question ici n'est pas de savoir si la fin qu'on se propose est raisonnable et bonne, il ne s'agit que de ce qu'il faut faire pour l'atteindre.

Emmanuel Kant
dans Fondements de la
métaphysique des mœurs.

Situation 1

**Comment sortir la tête haute
d'une rivalité insensée ?
*où la jalousie est mauvaise conseillère***

Ça y est, vous avez invité le peintre mou et sa femme Béatrice.

Lui, vous ne l'aimez pas. Vous n'appréciez pas ce qu'il produit. (N'est-ce pas tellement laid ? Et mièvre ? Et terne ?) Pourtant on dit qu'il ne saurait exister de mauvais artistes.

La nuit tombe à peine. Ils arrivent.

Le « créateur » Jean-No Jeannaud est un mal bâti aux cheveux raides comme ses pinceaux. C'est pour lui faire plaisir à elle (enfin – vous dit-elle – enfin Gérard, merci !) que vous les avez conviés tous les deux à la rencontre annuelle que vous organisez (habituellement, vous la priez de venir seule).

En devenant l'hôte d'un soir, vous participez à une coutume régionale tenace strictement planifiée qui ne fléchit pas au fil du temps : chaque été, précisément les vendredis, à tour de rôle, les personnalités locales les plus en vue reçoivent les habitants – jugés estimables – de leurs voisinages

immédiats. Depuis plus de quinze ans vous faites partie de ces hommes qui comptent, à la tête d'une belle fortune (assurément visible : votre manoir, vos étangs...).

Béatrice et vous avez grandi dans le même village ; « sortis » du même bourg, comme on dit ici. Vous avez gardé avec elle des liens très forts (vu vos comportements post-adolescents, c'est un miracle) ; vous ne savez pas pourquoi, mais c'est comme ça. A la sortie de la fac, votre flamboyante réussite dans la Capitale (univers informatique : en trois ans seulement, une histoire de start-up, de bourse ; de fric rapide, en somme) ne vous a pas coupé de vos racines. Dans la région, on s'en étonne, on s'en flatte (n'est-on pas annuellement invité chez vous ?), mais on ne peut éloigner les soupçons : Gérard est-il sincère ou Gérard veut-il épater la galerie ? On a raison d'hésiter, ce n'est qu'une pose. Vos succès ont renforcé en vous le sentiment que tous ces ploucs ne vous méritent pas.

Toujours est-il que chaque année, du début juin jusqu'à la fin du mois de septembre, on vous trouve en Pays d'Auge.

L'artiste, lui, est né le blair dans les embruns sur la Côte Fleurie, à deux pas. Il a l'intelligence comme la mer, en flux et reflux permanents. Une minuscule intelligence qui clapote comme on claudique. Vous n'êtes jamais parvenu à lui pardonner son espèce de néant minable, bien que vous sachiez qu'il a survécu à

une naissance rattrapée par les cheveux – ce qui n'est pas rien, n'est-ce pas ? – puisque ledit jour de son expulsion, sa génitrice, adepte enjouée des sciences du recensement et du comptage, donnait involontairement sa contribution à celle des statistiques en mourant à même la table de travail d'une éclampsie (phase tonique puis clonique suivie de coma postcritique ; mazette !).

Le futur peintre fut confié à Marnie Hitch, une nourrice revêche sans occupation qui picolait dur (prioritairement du gros rouge), la seule à accepter ce qui serait inévitablement un fardeau. Les organismes sociaux (qui savent renifler les emmerdements), oublièrent rapidement et l'enfant et sa geôlière, garés semblait-il ad vitam dans une ferme délabrée à l'écart d'un village en demi-sommeil. Jean-No grandit ainsi, cahin-caha, entre des soupes de choux trop macérées et des alcools de genièvre frelatés, et but au goulot la bêtise crasse de « nouna », comme il appelait sa mater remplaceant. Elle lui assénait chaque jour qu'il ne serait jamais rien (comme si ce n'était pas déjà une évidence) et le chargeait de handicaps additionnels sans vraiment y prêter attention ; des tares en chapelets qu'il égrènerait dans sa mansarde tout au long d'interminables années de solitude, jusqu'à...

Jusqu'à ce qu'il rencontre Béatrice ! Une béate Béatrice en recherche de rédemption après l'insensé forfait dont elle s'accuse à l'époque, et dont vous

suspectez (vous n'êtes pas le seul) qu'il ne soit rien d'autre que le fruit de son imagination de paysanne apeurée. Un matin d'automne, le corps moite et raide de son père est retrouvé pendu par ses bretelles à la poutre maîtresse du salon, le crâne défoncé (par le choc probablement) ; sa mère gît au sol, le cerveau à moitié répandu sur le carrelage et on la découvre (Béatrice) au fond d'un placard frappant sa poitrine de son poing de fermière courtaude, répétant ce qui semble être un « mea culpa » en patois local.

Six bons mois après ce drame familial, Béatrice, récurée de tout soupçon, court les fermes voisines en portant son deuil en bandoulière, à la recherche de bras solides pour rentrer les foin. Sa route croise celle de Jean-No, vingt-cinq ans à l'époque. Depuis neuf années, vivant de braconnages et de menus larcins, il occupe seul la ferme que Marnie a désertée bien malgré elle, terrassée par une attaque vineuse plus forte qu'à l'habitude. Le garçon est froid et humide comme les saisons de l'Ouest. Il est craintif et distant. Il ne se réchauffe, ne s'échauffe, qu'à l'abri de son toit brisé, dans sa chambrette (mur incliné et plafond bas, bien sûr) où il s'endort entouré de nuances de « couleurs chaudes et vives et clatantes » (dira plus tard un critique assez satisfait de son jeu de mots) qu'il projette sur des cartons de récupération. Il en naît des motifs, des images, des riens et des « tout » à la fois. Dans son refuge, il boit, il mange, il pisse, il chie, il peint. Inlassablement. Il est monté en boucle.

L'agent recruteur (Béatrice, donc) renifle sa misère, s'apitoie, oublie ce pour quoi elle est venue. Elle est éblouie. Elle « découvre » Jean-No comme on fait une pêche miraculeuse ; lui, et ce qu'elle appelle encore aujourd'hui (avec un enthousiasme virulent qui vous exaspère) son « incroyable talent ». Quand cette nécessité de cracher ses venins lui était-elle venue ? Marnie vivait-elle encore ? En quelles circonstances et avec quoi avait-il fait ses premières armes ? Mystère ! Le fait est qu'au moment de leur rencontre il peinturlure comme on tire sur tout ce qui bouge. L'agent est aux anges. Elle se rappelle illico l'histoire du vilain petit canard que sa maîtresse d'école racontait volontiers : « du côté d'Albi... un génie... Moulin Rouge... ». Elle décide que ce gnome lui appartiendra. Il ressemble à un macaque rabougri. Il s'habille en bedaine. Il se déhanche quand il bouge. Il poisse sous sa barbe. Il ânonne plus qu'il ne parle. Elle pense « si tu vivais du côté de Lautrec on te trouverait naturellement un nom pour t'embellir ». Et même quand elle apprend qu'il est précisément natif de Farce-en-Ville (qu'en somme rien que par cela il était écrit que tout lui serait compliqué) elle ne faiblit pas. Elle se l'envahit. Elle se l'occupe. Elle se l'annexe. Elle ira l'apprivoisant.

Bien malgré vous, vous devez reconnaître que Béatrice a su dénicher quelque chose d'original dans des barbouillis que vous trouvez calamiteux. D'ailleurs, comme pour vous contrarier, Jean-No devient au fil des années un honnête faiseur de